



BERTHELOT & Cie | Abonnements : | Le No. UN Cent | Bureaux : | **H. BERTHELOT**
 Editeurs-Propriétaires. | Un an..... \$0.50 | 35 St. Gabriel. | Rédacteur-en-chef.

LE PREMIER TONIC
VIN DE QUININE
 DE CAMPBELL
 ET CONTRE LES FIEVRES, LE PALUDISME, LES MARIAS
LE GRAND TONIC RENFORCIS SANTE JOUR

RECUEILTON du CANARD
LE SIRE DE LUSTUPIN
 Par ERNEST CAPENDU

(Suite.)

En ce moment, on entendit un grand bruit de chevaux et de piétons qui retentissait, provenant de la cour d'honneur de l'hôtel de Lorraine.

XXI

LE MARCHÉ.

Ah ! — dit le président, — c'est la noblesse de France qui vient se presser ici, pour assister au lever du duc Lorraine avant d'aller au lever du roi ! Puis, ce tournant vers Céranon : — Vous allez voir le duc ? — dit-il. — Oui, monsieur. — Laissez ici ces papiers et ces parchemins, je les remettrai moi-même au duc.

Céranon fit un signe respectueux et affirmatif. Il y eut un moment de silence :

— Maître ! — reprit le président.

Céranon leva les yeux :

— Vous savez que j'ai confiance en vous ? — reprit le président.

— Je le sais, monsieur le président ! — répondit le secrétaire avec une intonation qui fit sourire finement le célèbre Duprat.

— J'aime votre façon d'agir et la précision nette de vos réponses. Vous êtes l'homme qu'il me fallait, aussi, bien que secrétaire du duc, travaillez vous plus avec moi qu'avec lui.

— Vos paroles me rendent fier.

— Elles expriment ma pensée, voilà tout. Bref, je vous comprends et vous me comprenez. Nous nous entendons, ce qui est énorme ! Il y a en vous l'étoffe d'un homme politique.

Puis après un nouveau silence : — Baron de Céranon, — reprit le président, — que diriez vous si, à votre place de maître des requêtes, on adjoignait celle de "conseiller de robe courte" (1) ? Seriez-vous aise de siéger au grand conseil du roi ? — Ce serait le comble de mes désirs.

Conseiller d'Etat. — Il dépend de vous que ces désirs soient comblés.

Céranon interrogea le président du regard :

— Nous avons parlé souvent, dans nos conférences, de la princesse Louise.

— Oui, M. le président.

Je voudrais savoir heure par heure, minutes par minutes, ce que fait la princesse, qui elle voit, ce qu'elle écoute, ce qu'elle dit. Enfin, je voudrais que ses pensées secrètes ne fussent même pas à elle.

Céranon avait écouté avec une attention profonde :

— Votre Révérence me permet-elle de m'absenter durant quelques instants ? — dit-il.

— Oui ! — dit le président. Céranon se dirigea vers la porte : — Où allez vous ? — demanda le président.

— Chercher la réponse que je dois faire à ce que vous m'avez dit. — Allez ! j'attends !

Céranon sortit vivement.

Le président demeura à la même place sans faire un mouvement. Quelques minutes à peine s'écoulaient. Le secrétaire rentra. Il tenait à la main un mince cahier de papier.

— Lisez, monsieur le président ! — dit-il avec un ton assuré.

Duprat prit le cahier de papier.

Il le déploya, le parcourut rapidement.

Sa physionomie, d'ordinaire impassible, exprimait un sentiment détonnement profond.

Il se pencha pour lire avec une attention plus grande.

Redressant la tête, il regarda fixement Céranon, qui scrutait le poids de ce regard avec un calme sévère.

— Baron, — dit le président, — aimez vous le bûcher que l'on dresse si souvent sur la place de Grève ?

— Oui, — répondit le secrétaire, — quand on y brûle des ennemis du roi.

— Celui qui me trahirait, baron, y monterait sans jugement ! — Je le crois, monsieur.

Le président parut profondément réfléchi, puis leva le papier qui tenait entre les doigts de sa main gauche :

Tu peux me donner une note semblable à celle-ci tous les jours ? — Chaque matin, à votre lever ; — répondit Céranon.

— Et tu me réponds de l'exactitude de ces rapports ?

— Sur le salut de mon âme ?

— De qui les tiens tu ?

Le président s'était levé pour se rapprocher de Céranon.

— Monsieur, — répondit le maître des requêtes, — si vous voulez, chaque matin, avoir une note semblable à celle-ci, il ne faut pas exiger que je réponde à votre question.

— Pourquoi ? — Parce que si ce secret cessait d'être à moi seul, je n'aurais plus, je ne pourrais plus avoir autant de con-



AVEC LE COL. OTTER

Scène de la guerre avec les Métifs.

LE SOLDAT.—Sergent, ce qu'on a fait aujourd'hui, est-ce une défaite ou une victoire ?

LE SERGENT.—C'est Métif victoire et Métif défaite.

fiance dans les renseignements donnés.

Le président secoua la tête. — C'est vrai ! — dit-il. — Gardez votre secret, maître. Donc, chaque matin, j'aurai cette note détaillée ?

— Chaque matin. — Alors, baron de Céranon, vous êtes conseiller de robe courte près le grand conseil du roi ! Demain, je vous ferai prêter serment.

Céranon prit la main que lui tendait le président et il la baisa respectueusement.

— Et maintenant, — reprit le président, — maintenant que nous traiterons plus particulièrement ensemble les affaires de l'Etat, il est des secrets qui doivent être à nous deux seuls !

— Le duc de Lorraine ignore cette assemblée qui vient d'avoir lieu à Vendôme.

— Il est inutile qu'il la connaisse. — Le duc est violent, emporté, il se laisserait aller, en présence du prince de Bourbon, à des reproches qu'il faut éviter.

— Donnons sécurité pleine en entier à ces gens qui veulent agir contre nous.

— Qu'ils ne cachent pas que nous connaissons leurs secrets.

Qu'ils agissent, au contraire ! ... Et nous, veillons !

— Monsieur le président sera obéi.

— Allez au lever du duc, Céranon, et revenez ici dans une heure. Nous aurons à travailler.

Le baron s'inclina et fit un pas en arrière.

— J'ai fait prévenir le duc que je désirais lui parler, — ajouta le président, — vous lui direz qu'aussitôt qu'il sera libre, il vienne !

Céranon s'inclina encore plus profondément, et il sortit.

— Si cet homme était infidèle, — dit le président en froissant le papier qu'il tenait, — il mourrait sans pouvoir oser : merci ! ... Mais non ! pourquoi trahirait-il ? Son intérêt n'est-il pas d'être dévoué ?

Puis changeant de ton et arrivant un autre cours de pensée :

— Le duc de Lorraine ne s'attend pas à ce que je vais lui apprendre ! — dit-il.

XXII

LE SECÉTAIRE DU DUC.

Et quittant l'appartement du président, Céranon prit un long corridor qui rattachait l'aile au corps principal du grand bâtiment.

Il marchait d'un pas ferme et rapide.

Sa physionomie, toujours impassible et impénétrable, ne laissait pas deviner ce que ressentait son esprit après cette conversation qu'il venait d'avoir avec le président Duprat.